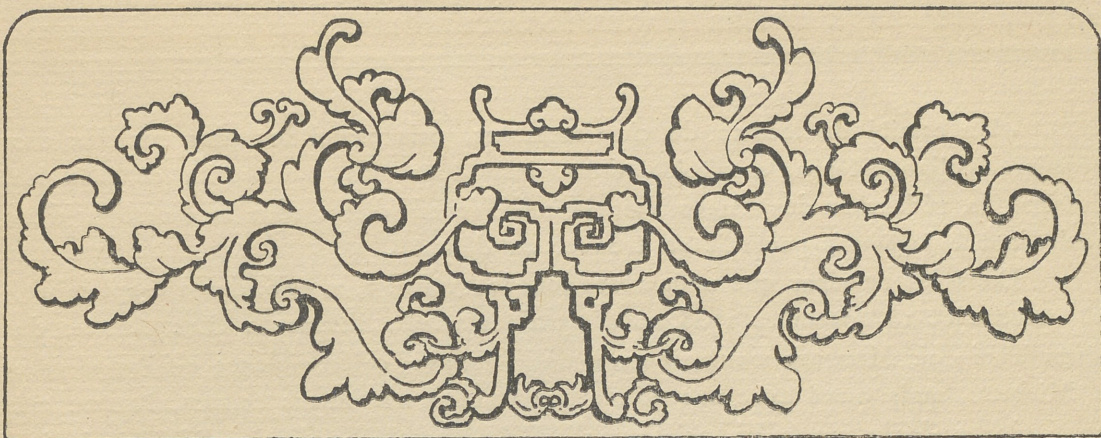




LES PAGES

et l'opinion métropolitaine.

L'accueil fait aux *Pages indochinoises* par la Presse locale est toujours des plus sympathiques, et nous profitons de l'occasion pour la remercier de ses encouragements.

Mais de France aussi nous viennent, par chaque courrier, des notes intéressantes, prouvant que notre effort est compris et apprécié des milieux artistiques et littéraires. Le souci de réserver à l'*inédit* le plus de place possible nous empêche de les reproduire.

Nous ferons cependant une exception, en faveur du bel article que *Bauduin de Belleval* nous a consacré, dans un récent numéro de la *Revue du Pacifique*, sous le titre : "*La Résurrection des Pages Indochinoises*".

Depuis 1914, écrit-il, tous ceux qui s'intéressent à l'Indochine et qui applaudissent aux efforts que font là-bas une poignée de Français pour y faire briller dignement la flamme pure de la pensée française ont eu maintes fois le loisir de regretter la disparition des *Pages Indochinoises* fondées par l'excellent poète René Crayssac.

Ceux-là peuvent se réjouir aujourd'hui : les *Pages Indochinoises* viennent de renaître et nous y lisons avec joie les noms de Crayssac, Pujarniscle, Marquet, Daguerches, Jeanne Leuba, de Pouvoirville, etc.

Les *Pages* publiées par l'Imprimerie d'Extrême-Orient à Hanoi, et portant pour sous-titre *Revue Littéraire et Artistique d'Indochine et d'Extrême-Orient* sont fort bien présentées ; c'est une belle revue à couverture ocre sobrement décorée, grand in-octavo, de quarante pages, ornée de frontispices et de culs-de-lampe avec des bois hors-texte.

Cette revue n'est pas l'organe d'une chapelle, un moyen de congratulation mutuelle, comme il en est tant en France : « Sans esprit d'école, lit-on dans l'avertissement, nous ouvrons nos colonnes à toute réalisation du vrai et du beau, quelle que soit l'audace de la plume ou du crayon ». Cela, nous le verrons plus tard : toutes les revues ou presque à leur début ont nié appartenir à aucune école ; mais nous relevons ensuite des scrupules que peu de périodiques partagent et qui ne manqueront pas de charmer et de décider ceux de nos lecteurs qui peuvent avoir quelque manuscrit à adresser à M. Crayssac :

« Un comité de lecture de cinq membres, pris parmi les plus qualifiés des premiers collaborateurs, a mission d'examiner tous les manuscrits et tous les dessins ; la rédaction des Pages évite ainsi l'écueil d'être sous la direction d'un seul, dont le jugement pourrait se trouver en défaut ».

Dans les numéros que nous avons sous les yeux : 1, 2, et 3, des 15 septembre, 15 octobre et 15 novembre 1923, nous signalons particulièrement : « Les plaintes du vieux Thai » où Marquet montre encore une fois, avec cette violence qui l'apparente à Mirbeau, mais aussi avec une poésie que celui-ci n'a jamais connue, l'abîme qui nous sépare de la mentalité asiatique ; « L'Occidental », poème solide, quoiqu'un peu gauche, du regretté Chevalier ; « la route de My-Duoc » où Jeanne Leuba conte une de ces inénarrables aventures des Travaux publics qui ne le cède pour l'in vraisemblable qu'à celles qui sont réellement arrivées.

N'oublions pas une bibliographie indochinoise de 1914 à 1923, faite par René Crayssac, qui rendra de grands services et surtout quelques pages d'excellente critique de M. René Die. M. René Die a conquis immédiatement notre sympathie par la magnifique exécution qu'il a faite de Jean d'Esme, ce triste renégat de l'Indochine qu'il défigure sciemment et consciemment dans un bas esprit de lucre. Les Indochinois avaient, en lisant *Thi Ba, fille d'Annam*, bien ri de cette congaï qui se suicide quand son amant français quitte la Colonie ; *Les Dieux Rouges* les ont d'abord ahuris, mais ce sentiment a rapidement fait place à une indignation pleine de mépris dont M. René Die se fait l'interprète d'une façon décisive :

« Tous les poncifs, toutes les banalités, toutes les pauvretés psychologiques se sont donné rendez-vous dans les *Dieux Rouges*. *Thi Ba* n'était que ridicule ; les *Dieux Rouges* sont grotesques. Quant au style, c'est un mélange de boursouffure et de platitude. Il manque totalement de personnalité, il imite le style artiste, mais d'une façon maladroite, inadaptée, et je suis bien obligé d'écrire le mot, inintelligente. Il veut attirer l'attention, et il y réussit en effet — à peu près comme une guenon affublée d'une robe à falbalas et d'un chapeau à plumes... » Suit un épluchage de quelques citations qui est du meilleur Paul Souday.

Voilà une belle leçon de goût et d'indépendance dont maints critiques métropolitains, hélas, peuvent faire leur profit.

Nous n'avons qu'un reproche à faire aux *Pages Indochinoises*, un léger reproche — simplement pour prouver que nous les lisons avec grand intérêt — reproche qui d'ailleurs va plutôt aux poètes indochinois qu'à notre nouveau confrère ; sur 19 poésies que publient ces trois numéros, il y a 13 sonnets. C'est beaucoup, beaucoup trop, d'autant plus que tous sont réguliers ou presque : le sonnet est le plus facile des genres poétiques parce que l'exécution de ses règles précises donne une allure poétique à ce qui n'en a pas et dispense d'une pensée forte et d'une grande émotion. De plus, poussés par l'emploi d'un vocabulaire nécessairement exotique, la plupart des poètes indochinois sont parnassiens, aussi leurs sonnets rappellent-ils la manière de Hérédia, et c'est une chose qu'on ne peut pardonner qu'à Hérédia.

Combien à tous ces sonnets descriptifs patiemment limés, comme nous en avons tous fait en rhétorique, je préfère ce poème de Chevalier dont je parlais plus haut !

Mais je ne veux pas m'attarder sur ces critiques qui dépassent les *Pages Indochinoises* et je ne veux, pour finir, qu'inviter les lecteurs de la *Revue du Pacifique* à adresser à l'Imprimerie d'Extrême-Orient, à Hanoi, les soixante francs

que représente le montant de l'abonnement. Il est vrai que les *Pages Indochinoises* consentent avec une bienveillance qui n'est pas sans nous inquiéter sur leur sort une réduction de cinquante pour cent à ceux qui ne pourraient pas verser soixante francs ; mais qu'est-ce que trente francs aujourd'hui en Indochine ? à peine trois piastres et peut-être deux seulement bientôt.

Puisse ce pronostic de hausse être aussi magnifiquement démenti que celui de baisse que j'ai commis il y a près d'un an. Je ne souhaite pas qu'il me guérisse des prophéties, ce serait trop beau, mais simplement qu'il me soit pardonné puisqu'il est fait pour la bonne cause, pour la cause de ceux qui ajoutent au livre immortel de la France quelques splendides Pages Indochinoises.

Bauduin de BELLEVAL.

